

## La représentation du temps chez Epicure: lectures du P.Herc. 1413

Les fouilles de la Villa des Papyrus à Herculaneum ont débuté en avril 1750, sous le règne de Charles de Bourbon, roi d'Espagne<sup>1</sup>, roi de Naples et de Sicile. Elles se poursuivirent jusqu'en 1761<sup>2</sup>; leur arrêt fut causé autant par des difficultés matérielles (exhalaisons de gaz) que par des raisons politiques, administratives et financières. Les premiers papyrus d'Herculaneum ont retrouvé la lumière le 19 octobre 1752, mais la plupart ne furent remontés qu'en 1753 et 1754<sup>3</sup>. Les troubles révolutionnaires de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à Naples, qui provoquèrent le déménagement et de la cour et des papyrus à Palerme, retardèrent l'inventaire: c'est ainsi que le premier catalogue<sup>4</sup> ne fut fait qu'après le retour du matériel à Naples, en 1799. Le P.Herc. 1413 a sans doute dû à son mauvais état de conservation d'échapper à la méthode de «déroulement» mise au point par Paderni. Ce n'est qu'en 1796 qu'on a commencé à le dérouler<sup>5</sup> en utilisant la machine de Piaggio; le déroulement se terminera en 1808. La longue durée de l'opération s'explique par l'interruption due à la révolution napolitaine et à l'arrivée des troupes napoléoniennes qui ont provoqué le départ du roi Ferdinand IV de Bourbon (le déroulement des papyrus n'a pu recommencer qu'à partir de 1806). Le papyrus se présente sous la forme de quinze morceaux, conservés dans quatre *cornici* (cadre). Les marges supérieures (d'une hauteur n'excédant généralement pas 8 mm) sont encore visibles pour la majorité des morceaux des cadres 2 et 3 (il s'agit des fragments [1] à [36] de l'édition d'Arrighetti)<sup>6</sup>; l'absence de marge supérieure pour certains morceaux des deux autres cadres doit vraisemblablement être rapportée à un effritement des bords supérieurs du rouleau lors des manipulations<sup>7</sup>.

Le P.Herc. 1413 nous a transmis un texte sur le temps pour lequel tous s'accordent à dire qu'il s'agit d'un texte d'Epicure, appartenant vraisemblablement au Περὶ φύσεως<sup>8</sup>. Mais l'accord n'est plus unanime

<sup>1</sup> Il s'agit de Charles III, roi d'Espagne de 1756 à 1788. Il fut roi de Naples et de Sicile de 1734 à 1759 sous le nom de Charles VII.

<sup>2</sup> Date donnée par M. Capasso, *Manuale di Papirologia ercolanese*, Lecce 1991, p. 29. Carlo Knight et Andrea Jorio placent l'interruption des fouilles de la villa en 1765 (cf. *L'ubicazione della villa ercolanese dei papiri*, dans *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia Lettere e Belle Arti di Napoli* 55 [1980] 53). De même A. Maiuri.

<sup>3</sup> Ils furent d'abord conservés au Palais Royal de Portici. Ils furent ensuite, entre 1798 et 1801, transportés à Palerme, avant de revenir à Portici en 1802 (après un séjour de 12 jours dans le port de Baia). Puis ils furent transférés au Palais des Etudes (Palazzo degli Studi) en 1806, enfin, en 1925, au Palazzo Reale, siège de la Biblioteca Nazionale.

<sup>4</sup> Piaggio a dressé un premier inventaire avant 1782, cf. F. Longo-Auricchio, *La villa ercolanese dei papiri: storia delle scoperte e vita dell'Officina dal Museo di Portici al Palazzo Reale di Napoli*, *CErc.* 30 (2000) 11–20; voir aussi D. Blank et F. Longo-Auricchio, *An Inventory of the Herculaneum Papyri from Piaggio's Time*, dans *CErc.* 30 (2000) 131–147.

<sup>5</sup> Si l'on en croit D. Bassi, suivi par A. D'Angelo, *Epicuro, Περὶ χρόνου (P.Herc. 1413): nuove letture*, *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia*, Firenze 1998, Florence 2001, 321; mais à propos de la date, voir les réserves de R. Cantarella, G. Arrighetti, *Il libro 'Sul tempo' (P.Herc. 1413) dell'opera di Epicuro 'Sulla Natura'*, *CErc.* 2 (1972) 5–46, en particulier 12, n. 32, et de F. Longo-Auricchio, *John Hayter nella Officina dei Papiri Ercolanesi*, *Contributi alla Storia dei Papiri Ercolanesi*, Introd. di Marcello Gigante. I Quaderni della Biblioteca Nazionale di Napoli, Serie V, 2, I Papiri Ercolanesi III, Naples 1980, 193, n. 85.

<sup>6</sup> Si l'on admet l'hypothèse selon laquelle les restes conservés présentent tous la partie supérieure du rouleau initial, nous aurions donc les restes de 79 colonnes conservées sur une hauteur de cinq à treize lignes (ce qui donnerait un papyrus conservé sur une longueur de près de 4 mètres, sur la base d'une largeur de colonne de 4 cm et d'inter-colonne de 1 cm).

<sup>7</sup> Faut-il en conclure qu'on se trouve devant une partie plus inférieure du papyrus? Il faut noter que généralement, dans un tel cas, le papyrus est répertorié sous un autre numéro.

<sup>8</sup> W. Crönert, *Kolotes und Menedemos. Texte und Untersuchungen zur Philosophen- und Literaturgeschichte*. Mit einem Beitrag von P. Jouguet und P. Perdrizet und einer Lichtdrucktafel, coll. *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde* 6, Leipzig 1906, réimpr. Amsterdam 1965, 104, n. 501 envisageait l'hypothèse selon laquelle le P.Herc.

quand il faut préciser de quel livre ce papyrus provient. Une scholie au paragraphe 73 de la *Lettre à Hérodote* (qui résume la position épicurienne sur le temps) signale qu'Épicure traitait de la nécessité de construire un raisonnement sur le temps dans le deuxième livre du Περὶ φύσεως et dans le *Grand Abrégé*. R. Cantarella exclut l'attribution à la fois au *Grand Abrégé* et au deuxième livre du Περὶ φύσεως (conservé en partie dans les P.Herc. 993 et 1010)<sup>9</sup>. Il envisage plutôt l'appartenance de ce rouleau au livre XXII, voire XXXII (le scribe de la *Lettre à Hérodote* aurait oublié une lettre devant le *bêta* indiquant le nombre 2: il faudrait restituer un *kappa* (κ)β' ou un *lambda* (λ)β'). En revanche, A. Barigazzi<sup>10</sup> considérerait que cet exposé sur le temps a sa place au début du deuxième livre, avant la partie sur les simulacres préservée dans les P.Herc. 993/1149<sup>11</sup> et 1010. Dans ce cas, il faudrait supposer qu'on dispose de trois exemplaires du même livre, ce qui ne serait pas impossible<sup>12</sup>. Tout récemment, D. Sedley est revenu sur la reconstruction des livres *Sur la nature* d'Épicure<sup>13</sup>; il utilise pour ce faire à la fois les *Lettres* d'Épicure et le poème de Lucrèce *Sur la nature*. Cependant, il ne se prononce pas au sujet de la localisation de ce papyrus au sein de l'œuvre majeure d'Épicure.

Même s'il est vrai que les fragments posent de nombreux problèmes de contextualisation, ils viennent compléter, malgré leurs lacunes et leurs ruptures, les paragraphes très condensés de la *Lettre à Hérodote*. Je propose ici la relecture de trois fragments appartenant au troisième cadre: ils montrent qu'Épicure utilise le langage de tous les jours pour expliquer comment fonctionne notre perception du temps et comment nous la rendons intelligible. Il s'agit des fragments [37.17], [37.20], [37.31] de l'édition de G. Arrighetti<sup>14</sup>.

Dans la *Lettre à Hérodote*, Épicure note que le temps est une expérience sur laquelle il faut produire un raisonnement; le temps est un phénomène clairement perçu (et en tant que tel une φωντασία, terme explicitement utilisé par le P.Herc. 1413 pour rendre compte du temps) qu'on ne peut comprendre qu'en construisant un raisonnement analogique fondé sur ce qu'on perçoit. Nous associons aux jours et aux nuits, à la présence ou à l'absence d'affection, aux mouvements et aux repos — réalités de l'ordre de l'évidence qui constituent les éléments basiques de l'analogie — le temps, ce *symptōma* particulier qui ne se conçoit que par rapport à aux réalités évidentes que sont les mesures primaires telles que le jour ou la nuit<sup>15</sup>.

C'est cette problématique que l'on retrouve dans certains fragments du P.Herc. 1413, et tout d'abord au fragment 17 de l'édition d'Arrighetti<sup>16</sup>.

---

1413 appartenait à un dialogue perdu d'Épicure pour finalement la rejeter (sur la base de ce que le seul dialogue connu fût le *Symposium*).

<sup>9</sup> Hypothèse reprise dans l'édition du P.Herc. 1413 dans les Cronache Ercolanesi (R. Cantarella, G. Arrighetti, *Il libro* [not. 5], 6–7).

<sup>10</sup> A. Barigazzi, *Il concetto del tempo nella fisica atomistica*, dans *Epicurea in mem. H. Bignone*, Gêne 1959, 29–59, en part. 32–33.

<sup>11</sup> On notera que les P.Herc. 1413 et 993/1010 appartiennent au même groupe, mais n'ont pas été écrit par la même main, cf. G. Cavallo, *Libri scritte scribi a Ercolano*, I Suppl. a CErc. 13, Naples 1983, 28–29. S'ils devaient appartenir au même livre (ce que rien ne permet de corroborer), ils constitueraient deux copies différentes du livre II.

<sup>12</sup> C'est d'ailleurs le cas pour le livre XXV édité par S. Laursen, *The Early Parts of Epicurus, On nature, 25<sup>th</sup> book*, CErc. 25 (1995) 5–109, et *The Later Parts of Epicurus, On nature, 25<sup>th</sup> book*, CErc. 27 (1997) 5–82.

<sup>13</sup> D. Sedley, *Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom*, Cambridge 1998 (en part. p. 109 ss.). Le plan de la *Lettre à Hérodote* serait calqué sur le contenu des dix premiers livres du περὶ φύσεως. Mais peu d'éléments permettent de reconstruire le contenu des livres V à X (et D. Sedley le reconnaît lui-même, cf. p. 116); d'autre part, le seul passage où Lucrèce fait mention du temps au livre I (DRN I, 459–482) est complètement passé sous silence dans sa reconstruction idéale qu'il propose du poème de Lucrèce, sans compter qu'il suppose, sur la base de sa reconstruction du Περὶ φύσεως d'Épicure, un réaménagement du *De rerum natura* (p. 136). D. Clay, *Recovering Originals: Peri Phuseos and De Rerum Natura*, Apeiron 2000, 259–270 a bien montré les limites d'une telle étude. Voir aussi M. Bollack, *Lucrèce et le papyrus d'Empédocle. Une reconstitution conjecturale*.

<sup>14</sup> Epicuro, *Opere*. Turin 1973. Ces fragments correspondent respectivement aux fragments 5 I, 5 V et 9 I de l'édition de R. Cantarella et G. Arrighetti, parue dans le deuxième volume des Cronache Ercolanesi (*op. cit.*).

<sup>15</sup> C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris 1997, 49–51, a bien mis en évidence cet aspect, en reprenant notamment quelques passages du P.Herc. 1413.

<sup>16</sup> Nous citerons les passages de ce papyrus d'après la numérotation retenue par G. Arrighetti dans Epicuro, *Opere*, Turin 1973. Le fragment 17 correspond au fragment 10 de la troisième corniche et au fragment 5 I de l'édition de R. Cantarella et G. Arrighetti.

A la première ligne, on lit parfaitement sur l'original et sur la photographie multispectrale faite par S. Booras  $\chi\omicron\mu\epsilon\nu \dots \tau\eta\nu \phi\alpha\nu | \dots \alpha\sigma\iota\alpha\nu$ . La lecture proposée par R. Cantarella et G. Arrighetti,  $\tau\iota\nu\alpha$ , est impossible. Lors de ma première lecture de ce fragment sur le papyrus, je n'avais pu déceler sur le papyrus original que  $\mu\epsilon\nu \dots \phi\alpha\nu$ . La vérification que j'ai effectuée en mai 2001 a permis de compléter  $\tau\eta\nu \phi\alpha\nu$ . Sur la photographie, on voit devant  $\tau\eta\nu$  quelques traces, que j'identifierai avec  $\alpha\epsilon\iota$ . Cela donne le texte suivant:

[37.17] ἔ]χομεν ἀεὶ τὴν φαν-  
 [τ]α[σ]ίαν τ[ῶ]ν ἡμε-  
 ρῶν καὶ νυκτῶν,  
 καθ' ἣμ μῆκος τι νο-  
 5 [ο]ῦμεν περὶ αὐτὰς  
 [κατα]μετρητικὸν  
 [πάσ]ης κεινήσεως· οὐ  
 [γὰρ] θέλομεν αὐτο[ῖ]  
 [ταῖς] αὐταῖς μετ[ρεῖ]-  
 10 [σθα]ὶ τὸ[ν χρό]νον ὧ[ς]  
 [ἡμερῶ]ν [καὶ] νυκ[τῶ]ν  
 - - - - -

«... nous avons sans cesse la représentation des jours et nuits d'après laquelle nous concevons une certaine longueur qui, dans leur cas, permet de mesurer tout mouvement. Nous-mêmes nous ne désirons pas en effet<sup>17</sup> que le temps soit mesuré par les mêmes <représentations> comme si <c'étaient> celles des jours et des nuits ...».

La longueur par laquelle nous mesurons la durée est une représentation que notre esprit imagine à partir d'inférences fondées principalement sur les variations de lumière. La représentation produite par la succession du jour et de la nuit constitue une unité de base qu'on peut agrandir ou diminuer dans un même rapport d'analogie<sup>18</sup>. Tout mouvement est ainsi mesurable. Mais si nous pouvons mesurer le mouvement journalier grâce à la représentation de l'alternance jour-nuit (qui constitue une durée globale de vingt-quatre heures toujours égale au fil des saisons), le temps n'est pas toujours mesuré par les mêmes représentations. Pour un temps plus long, de l'ordre d'une année par exemple, on utilisera une autre unité, comme celle du mouvement des astres (c'est sans doute l'idée qui pouvait être développée à partir de la ligne 7).

On considère généralement qu'Epicure a tiré de l'observation du jour et de la nuit, et de celle d'autres mouvements, une *phantasia*, une représentation, qui aurait servi de mesure objective à d'autres journées<sup>19</sup>, sans tenir compte de ce que le temps pouvait être sa propre mesure. Or, contrairement à Platon ou à Aristote, la connaissance du temps, pour Epicure, doit partir de l'évidence dont chacun peut avoir l'expérience: la journée (conçue comme la somme du jour et de la nuit) constitue en cela un étalon de mesure premier (pour ne pas dire primaire); mais ce n'est pas le seul, comme on peut le déduire du fragment 20<sup>20</sup>.

R. Cantarella et G. Arrighetti ont considéré que ce fragment envisage le même problème gnoséologique que dans le fragment 5 I (= [37.17] Arr.): celui du rapport entre le temps et l'alternance des jours et des nuits<sup>21</sup>. Epicure répondrait-il à une accusation selon laquelle la conception épicurienne est incapable de rendre compte d'une grandeur non mesurable en termes de jours et de nuits? C'est ainsi, du moins, qu'on a voulu comprendre jusqu'à présent ce texte dont l'établissement est hautement problématique.

Les quatre premières lignes, telles qu'on les lit dans l'édition de G. Arrighetti, posent des problèmes de lecture: à la ligne 1, après  $\sigma\omicron\iota$  on discerne à la loupe binoculaire une lettre qui pourrait être un *gamma*, un *tau* ou un reste de *pi*. Le dessin napolitain donne:  $\nu\alpha\iota\alpha\sigma\iota\omicron\nu\ \dots \tau\alpha$ , ce qui correspond en partie à la lecture de R. Cantarella et G. Arrighetti qui ont proposé:  $\epsilon\acute{\iota} \acute{\alpha}\rho\alpha \sigma\omicron\iota \ [\pi\epsilon\rho\acute{\iota}] \ \tau\alpha[\upsilon]\tau\alpha$ , rectifié dans l'édition de G. Arrighetti en  $[\pi\epsilon\rho\acute{\iota}] \ \tau\alpha[\upsilon]\tau\alpha$ . Sur la photo multispectrale, une pliure à cet endroit rend la lecture difficile.

<sup>17</sup> D. Delattre propose  $[\mu\acute{\eta}\nu]$ : «toutefois, nous ne voulons pas ...».

<sup>18</sup> Cf. Epicure, *Ep. Hdt.*, 59.

<sup>19</sup> Sextus Empiricus, *A.M.* X 181 substitue  $\phi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\sigma\mu\alpha$  à  $\phi\alpha\nu\tau\alpha\sigma\acute{\iota}\alpha$ . Sur le témoignage de Sextus Empiricus, voir F. Caujolle-Zazlawski, *Le temps épicurien est-il atomique?*, *Etudes Philosophiques* 1980, 285–306.

<sup>20</sup> Il s'agit du fragment 12 de la troisième *cornice* (= 5 V Cantarella-Arrighetti).

<sup>21</sup> *Op. cit.*, p. 36.

Cependant, il semble qu'on ait après le *iota* le premier jambage d'un *pi*<sup>22</sup>, suivi d'une lettre ronde (*epsilon* ou *omicron* mal fermé; un *rho* est moins probable); les barres obliques qui suivent sont vraisemblablement dues à des effets de lumière et d'ombre. Je proposerai à la fin de la ligne un verbe dont peut dépendre le datif σοι: π[ε]πεισται.

A la ligne 4, la lecture de R. Cantarella et G. Arrighetti λόγος ἦι doit être remise en question: en fait, sur le papyrus, on peut encore lire λέγων, ce qu'avait déjà vu Crönert (qui proposait ὁ λέγων ὄ[τι]). Après λέγων, un *omega* est parfaitement visible; il est — semble-t-il — suivi d'un *delta*.

Je propose donc de lire le texte ainsi:

[37.20]        κον καὶ το[ - - -  
                  εἰ ἄρα σοι π[ε]πεισται<sup>23</sup>  
                  ἐκ τῆς ἐκκειμ[έ]νης  
                  λέξεως ὁ λέγων ὄδ[ε].  
 5            «οὐδ' ἂν ὀκνήσα[ι]μι οὐ  
                  χρόνον εἶναι τὰς ἡ-  
                  μέρας φῆσται καὶ τὰς νύ-  
                  [κτας οὐ]δ' ἄμετρον  
                  - - - - -

«... s'il s'en remet à toi d'après l'expression courante celui qui parle ainsi: 'je n'hésiterais pas non plus à dire que le temps n'est pas les jours et les nuits et qu'il n'est pas non plus dépourvu de mesure — — —' ».

La proposition introduite par εἰ ἄρα exprime l'idée que l'hypothèse d'une adhésion de celui qui prononce les paroles au style direct est théorique, voire hautement improbable, même si par ailleurs les termes qu'il emploie correspondent à ce qu'un épicurien pourrait dire. Le pronom de la deuxième personne (σοι), trace de ce que ce livre du Περὶ φύσεως se présentait vraisemblablement sous la forme d'un dialogue (comme le livre XXVIII), renvoie à un interlocuteur dont la pensée est reformulée par un tiers (ὁ λέγων). La première personne du singulier ὀκνήσα[ι]μι reprend indirectement la pensée épicurienne: ce *je* fictif, en usant de termes communs pour parler du temps, rejoint la position épicurienne<sup>24</sup>. La pratique épicurienne du langage vise à conserver la langue de tous les jours (ce qu'implique notamment l'expression ἐκ τῆς ἐκκειμ[έ]νης | λέξεως)<sup>25</sup>. Le locuteur et l'interlocuteur (σοι) font tous deux partie du Jardin, et il semble qu'on peut conclure de la lecture de ce fragment que pour Epicure, les jours et les nuits ne sont pas le temps et que le temps est une mesure.

Il semble donc qu'on puisse conclure de la lecture de ce fragment que si, pour Épicure, les jours et les nuits ne sont pas le temps, ce dernier peut se mesurer malgré tout.

Cette idée du temps mesure apparaît clairement dans le fragment [37.31] Arr.<sup>26</sup>. Ce texte reprendrait, selon R. Cantarella et G. Arrighetti, des idées déjà exprimées à la colonne 5 I (= [37.17] Arr.), tout en introduisant des précisions sur le type de mesure avec les composés: καταμετρητική et [συμ]μετρού-μένη.

Les précédents éditeurs faisaient commencer le texte à ce qui correspond en fait à la deuxième ligne. Or, quelques lettres d'une première ligne ainsi que des restes de marge supérieure sont visibles à la loupe binoculaire. La vérification sur la photographie multispectrale (par un jeu sur l'agrandissement et sur la luminosité et le contraste) a permis de lire plus précisément: υ . . εγεκε.

<sup>22</sup> On pourrait également envisager que ce soit un *gamma*. D'où la proposition de D. Delattre: γράφει (il t'écrit).

<sup>23</sup> Ou π[ε]ποιθεν].

<sup>24</sup> H. Diels rapporte ces paroles à Démocrite (DK 68 A 72) en adoptant le texte édité par W. Crönert, *Kolotes und Menedemos* (not. 8), 104, n. 501. Ce passage doit en tout cas être mis en parallèle avec le texte de [35.37] Arr. qui semble en être une reprise: [ἐκκει]μ[έ]ναις λέξεσιν | ὀκνεῖς χρῆσθαι (je propose de compléter [ἐκκει]μ[έ]ναις à la place de [παρ]αλλαγὰς | ἰκα]ναίς de R. Cantarella et G. Arrighetti).

<sup>25</sup> L'expression ἐκ τῆς ἐκκειμ[έ]νης λέξεως est proche de la formulation du livre XXVIII du περὶ φύσεως (ἐκκειμ[έ]νη ἐρμηνία fr. 12 col. III Sedley (= [31.10] Arr.); cf. le commentaire de D. Sedley, *Epicurus, On nature book XXVIII*, CERC. 3 (1973) 60. Voir aussi C. Lévy, *Les Philosophies hellénistiques*, Paris 1997.

<sup>26</sup> Ce fragment correspond au fragment numéroté 17 sur le carton servant de support au papyrus dans la troisième cornice, et au fragment 9 I Cantarella-Arrighetti.

A la cinquième ligne, R. Cantarella et G. Arrighetti proposaient de lire κειν[ήσει] et faisaient dépendre μέγεθος de [οὐ συμ]μετρουμένη, compris comme un moyen («commisurante»): le temps mesure tout mouvement ainsi que la grandeur, sans toutefois mesurer la grandeur en même temps que le mouvement<sup>27</sup>. Cela revient à dire que le temps se mesure lui-même. R. Cantarella et G. Arrighetti interprètent ce fragment comme une réponse à Aristote pour qui mouvement et temps se définissent réciproquement, le mouvement correspondant à la grandeur<sup>28</sup>, ou bien comme une attaque contre Platon (*via* la mention de μέγεθος dans laquelle les éditeurs italiens voient une référence au grand mouvement cosmique<sup>29</sup>). Ils reconnaissent par ailleurs qu'une telle position comporte des difficultés dont ils voient la réfutation au fr. 3 IV<sup>30</sup> (= [37.8] Arr.). Même si la démarche épicurienne ne s'interdit pas d'analyser d'autres philosophies, considérées comme des systèmes interprétatifs qu'on peut utiliser, cela ne me semble pas être le cas ici, d'autant plus que la conjecture de R. Cantarella et G. Arrighetti doit être remise en question. En fait, on lit sur le papyrus à la sixième ligne non pas κειν, mais κοινοτάτης<sup>31</sup> (le dessin napolitain donnait d'ailleurs κοινοτατωι). La vérification sur la photographie multispectrale a permis des progrès considérables: on peut lire clairement ησκοινοτατης. Devant le *kappa*, la lettre est trop incurvée pour être un *iota*, comme le croyaient les éditeurs précédents. On doit en conclure que la désinence ne peut pas être celle d'un datif, mais d'un génitif. De ce fait, on peut difficilement supposer que la négation οὐ suffisait à combler la lacune du début de cette même ligne; en revanche, l'espace conviendrait pour une préposition comme διό. A la huitième ligne, avant γεθοσα il devrait y avoir de la place pour quatre lettres (si l'alignement avec les lignes 3 et 4 est respecté<sup>32</sup>), d'où la restitution fort probable: τὸ μέ]γεθος. Après γεθος, on distingue très bien un *alpha* puis ce qui pourrait être les traces d'un *nu*. On pourrait finalement proposer le texte suivant:

[37.31]      - - - υ [ . . ]εγ εκκε.  
                  [ . . . ]τοις καὶ φαντασί-  
                  α τίς ἐστιν ὁ χρόνος  
                  κινήσεως πάσης κα-  
 5                [τα]μετρητικὴ καὶ  
                  [διὰ τ]ῆς κοινοτάτης  
                  [συμ]μετρουμένη  
                  [τὸ μέ]γεθος, αν[ . . ]ε  
                  αλλα

« - - -, et le temps est une certaine représentation qui permet de mesurer tout mouvement<sup>33</sup> et mesure en même temps au moyen de la <représentation> la plus commune la grandeur ... ».

Ainsi reconstitué, ce dernier fragment signifierait que le temps n'est pas une appréhension immédiate, mais qu'il repose sur un raisonnement qui utilise les manifestations du temps: la conscience que nous avons du temps est le fruit de l'observation<sup>34</sup>; nous construisons ainsi des représentations servant d'étalon de mesure et permettant de mesurer simultanément le mouvement (cf. [37.17] Arr.) et une longueur de temps<sup>35</sup>.

<sup>27</sup> Or, dans leur commentaire, R. Cantarella et G. Arrighetti notent que le temps mesure le mouvement ainsi que la grandeur, et il est lui-même mesuré (*op. cit.*, p. 37).

<sup>28</sup> Cf. Aristote, *Phys.* 220 b 14–32 (en particulier 220 b 24–25: ἀκολουθεῖ γὰρ τῷ μὲν μεγέθει ἡ κίνησις). D'après R. Cantarella et G. Arrighetti, cette position est réfutée par Epicure au fr. 3 IV (*op. cit.*, p. 37).

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>31</sup> On pourrait aussi à première vue penser à κοινοτάτη.

<sup>32</sup> On notera que le fragment à droite de [31] présente une légère dérive vers la gauche (loi de Maas).

<sup>33</sup> Contre Aristote (cf. *Phys.* IV, 12, 220 b 14 ss.: «non seulement nous mesurons le mouvement par le temps, mais aussi le temps par le mouvement, parce qu'ils se définissent l'un l'autre»).

<sup>34</sup> Cf. θεωρ[τῶν] en [37.37] Arr.; θεωρία chez Epicure indique pratiquement toujours l'observation de la nature d'où découlent les principes: cf. *Ep. Hdt* 35, 59, *Ep. Pyth.* 86, 116, *Ep. Men.* 128, *Nature* XIV, col. xxiv Leone.

<sup>35</sup> Cf. ᾧ ... παραμετροῦμεν, *Ep. Hdt* 72. Le temps est un accident particulier que par un raisonnement, nous associons à diverses manifestations du temps — dont le mouvement — qui nous servent d'instruments de mesure.

Nous pouvons donc voir à partir de ces fragments de papyrus du Περὶ φύσεως, plus clairement encore qu'à partir de la *Lettre à Hérodote*, l'importance qu'occupe l'évidence des variations de la durée dans la perception que nous nous faisons du temps. C'est bien l'observation de phénomènes naturels qui constitue la perception du temps. Un papyrus comme celui-ci apporte beaucoup à notre connaissance d'Epicure, même si les manques du texte et son caractère fragmentaire ont fait qu'on a projeté sur lui, pour tenter de le comprendre, d'autres explications, déjà connues.